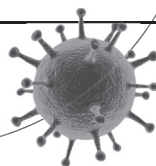
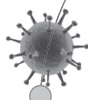
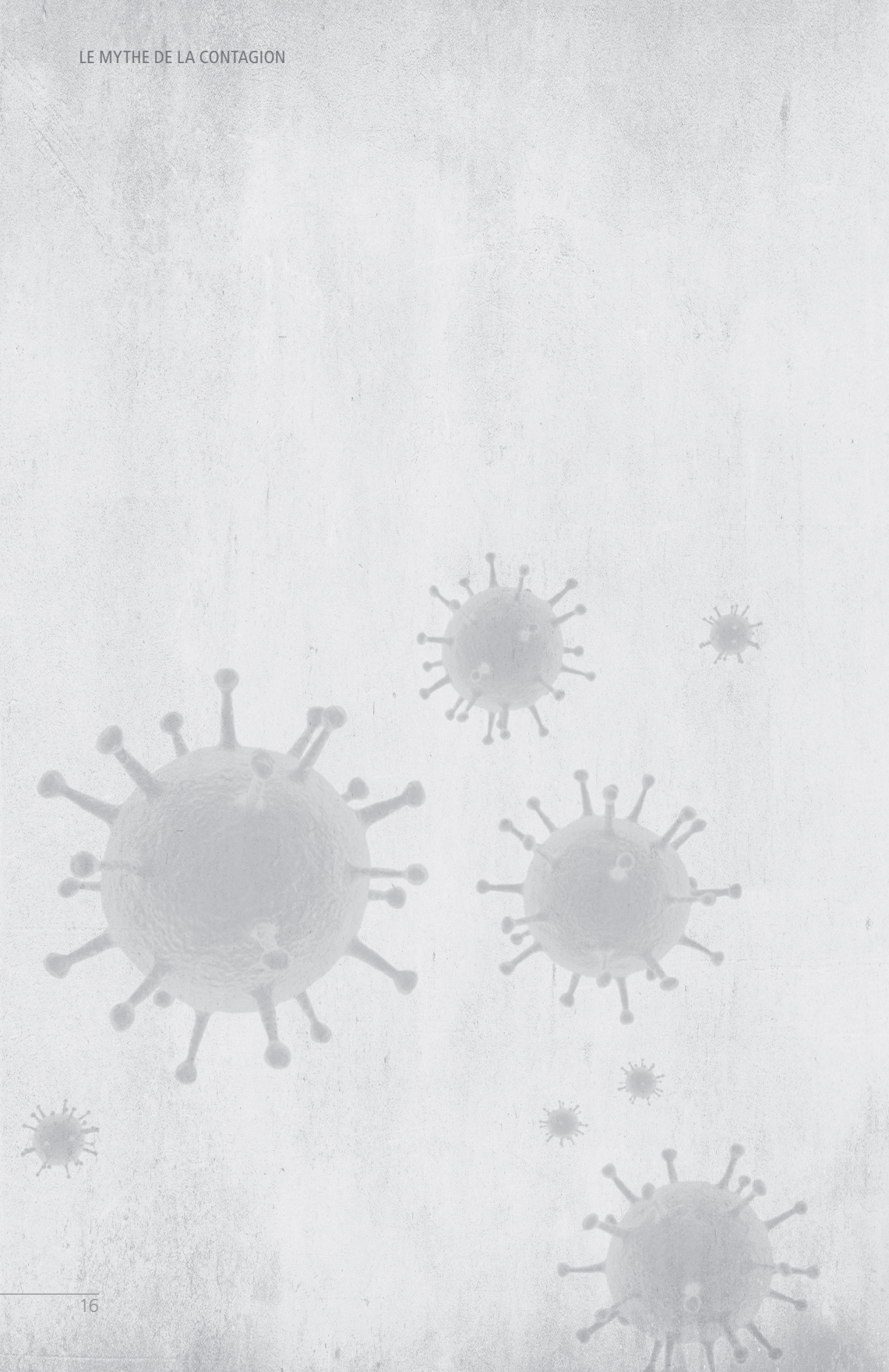


# 1

## PARTIE 1

# DÉBUNKAGE DE LA THÉORIE DES GERMES





LA CONTAGION

Entrons dans le vif du sujet : la contagion. Comment savoir si un ensemble de symptômes a une cause infectieuse ? Comme on peut tous l'imaginer, déterminer la cause d'une maladie en général, ou d'un ensemble de symptômes chez une personne en particulier, peut être une tâche complexe et difficile. De toute évidence, de nombreux facteurs doivent être pris en compte pour chaque personne à l'instant T de sa vie où la question se pose. Les symptômes sont-ils le résultat de la génétique, d'un empoisonnement, d'une mauvaise alimentation et de carences en nutriments, du stress, des CEM<sup>a)</sup>, d'émotions négatives, d'effets placebo ou nocebo – ou d'une infection par une bactérie ou un virus provenant d'une autre personne ?

Pour nous frayer un chemin dans ce maquis, nous avons besoin de règles bien définies afin de déterminer comment prouver la causalité – et ces règles doivent être claires, simples et adaptées. Nous disposons bien de telles règles, mais les scientifiques les ignorent depuis des années. Or, malheureusement, l'incapacité à suivre ces lignes directrices menace de détruire le tissu social.

Imaginez qu'un inventeur vous téléphone pour vous dire qu'il a inventé une nouvelle balle de ping-pong capable d'abattre des murs de briques et donc de rendre le processus de démolition beaucoup plus facile et plus sûr pour les constructeurs et les charpentiers. Ça a l'air intéressant, bien qu'il soit difficile d'imaginer comment une balle de ping-pong pourrait faire une telle chose. Vous demandez à l'inventeur de vous montrer comment il a déterminé que les nouvelles balles de ping-pong peuvent détruire des murs en briques. Son entreprise vous envoie une vidéo. La vidéo les montre en train de mettre une de ces balles de ping-pong dans un seau rempli de pierres et de glaçons. Ils prennent ensuite le seau et le lancent sur un petit mur de briques. Le mur s'écroule – « Voilà la preuve », disent-ils.

Mais attendez un peu : comment savoir que c'est la balle de ping-pong qui a fait tomber le mur et non les pierres et les glaçons qui se trouvaient également dans le seau ?

<sup>a)</sup> Champs électromagnétiques. (N.d.T.)

« Bonne question », répond l'inventeur, puis il vous envoie une vidéo montrant une balle de ping-pong animée ou virtuelle détruisant un mur de briques virtuel. Il vous informe que la balle et le mur sont des reproductions exactes de la balle et de la brique réelles. Pourtant, il y a quelque chose qui cloche. Après tout, il est assez facile de créer une image informatique ou une vidéo montrant une telle chose, mais nous serons tous d'accord pour dire que ça n'a rien à voir avec ce qui pourrait se passer avec la vraie balle et le vrai mur.

L'inventeur commence à être exaspéré par toutes vos questions, mais comme vous êtes un investisseur potentiel et qu'il souhaite bénéficier de votre soutien financier, il persiste. Il vous envoie alors une étude détaillée sur ce qui rend sa balle de ping-pong singulière. Elle présente des protubérances particulières à sa surface qui « accrochent au ciment tenant les briques et sapent son intégrité ». De plus, la balle de ping-pong est équipée d'un système interne léger qui, selon l'inventeur, augmente la puissance de la balle, la rendant des centaines de fois plus puissante qu'une balle de ping-pong normale. Ceci, dit-il, est la preuve absolue que la nouvelle balle peut faire tomber des murs.

À ce stade, vous êtes à deux doigts de raccrocher au nez de ce cinglé, mais il sort alors son dernier atout. Il vous envoie des vidéos de cinq chercheurs estimés dans le nouveau domaine de la démolition par balle de ping-pong. Ils ont, bien sûr, été entièrement financés par le Ping-Pong Ball Demolition Council et ont atteint des positions prestigieuses dans ce secteur. Ils témoignent chacun séparément des qualités intéressantes de cette nouvelle balle de ping-pong. Ils admettent que des recherches supplémentaires sont nécessaires, mais ils ont des preuves « présumées » que les allégations d'amélioration de l'efficacité sont exactes et que c'est un investissement sans risque. À ce moment-là, vous raccrochez et regardez par la fenêtre pour voir si vous n'êtes pas tombé dans le Pays des Merveilles et si vous ne venez pas de discuter avec le Chapelier fou.

Maintenant, si cette balle de ping-pong peut vraiment abattre des murs de briques, la chose évidente à faire est de prendre la balle de ping-pong, de la lancer contre le mur et d'enregistrer ce qui se passe – puis de demander à plusieurs autres personnes tierces de faire de même pour s'assurer que l'entreprise n'a pas mis du plomb dans la balle et l'a lancée contre un mur fait de briques en papier. On pourrait appeler cela l'Ultimate Ping-Pong Ball Test (UPPBT).

Aussi bizarre et fou que cela puisse paraître, cette absence de preuve – qu'un microorganisme appelé coronavirus abat le mur de votre système immunitaire, envahit vos cellules et commence à s'y répliquer – est exactement ce qui s'est passé avec la pandémie de « coronavirus ». Personne n'a pris la peine de voir ce qui se passe si vous faites l'UPPBT, en lançant la balle contre le mur – et si vous ne faites que suggérez l'idée qu'il faudrait essayer, les trolls sortent du bois pour vous traiter de fou répandant des « fake news ».

La plupart des gens seraient d'accord avec l'impératif de prouver que la balle de ping-pong peut détruire le mur de briques ; personne ne trouverait ça

secondaire. Et la plupart des gens seraient d'accord pour dire que voir un vrai mur de briques détruit par une balle de ping-pong constituerait une preuve. En d'autres termes, les êtres humains sains d'esprit et rationnels accepteraient l'UPPBT ci-dessus comme étant probant et pertinent.

Heinrich Hermann Robert Koch (1843-1910) est considéré comme l'un des fondateurs de la bactériologie moderne. Il a créé et amélioré les technologies de laboratoire pour isoler les bactéries et a également mis au point des techniques pour photographier les bactéries. Ses recherches ont conduit à la création des postulats de Koch, sorte d'UPPBT pour les maladies, qui consistent en quatre principes reliant des microorganismes spécifiques à des maladies spécifiques. Les postulats de Koch sont les suivants :

1. Le microorganisme doit se trouver en abondance dans tous les organismes souffrant de la maladie, mais pas dans les organismes sains.
2. Le microorganisme doit être isolé d'un organisme malade et cultivé en culture pure.
3. Le microorganisme cultivé doit provoquer la maladie lorsqu'il est introduit dans un organisme sain.
4. Le microorganisme doit être réisolé de l'hôte expérimental désormais malade auquel on l'a inoculé et être identifié comme identique à l'agent causal spécifique original.

Si les quatre conditions sont réunies, vous avez prouvé la cause infectieuse d'un ensemble spécifique de symptômes. C'est la *seule* façon de prouver la causalité. Il est intéressant de noter que même Koch n'a pas pu trouver de preuve de contagion en utilisant ses postulats. Il a abandonné l'exigence du premier postulat lorsqu'il a découvert des porteurs du choléra et de la fièvre typhoïde qui ne tombaient pas malades<sup>1</sup>. En fait, les bactériologistes et les virologues estiment aujourd'hui que les postulats sensés et logiques de Koch « ont été reconnus comme largement obsolètes par les épidémiologistes depuis les années 1950 »<sup>2</sup>.

Les postulats de Koch concernent les bactéries, pas les virus, qui sont environ mille fois plus petits. À la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, les premières preuves de l'existence de ces minuscules particules sont venues d'expériences réalisées avec des filtres dont les pores étaient suffisamment petits pour retenir les bactéries et laisser passer les autres particules.

En 1937, Thomas Rivers a modifié les postulats de Koch afin de déterminer la nature infectieuse des virus. Les postulats de Rivers sont les suivants :

1. Le virus peut être isolé à partir d'hôtes malades.
2. Le virus peut être cultivé dans des cellules hôtes.
3. Preuve de filtrabilité – le virus peut être filtré à partir d'un milieu qui contient également des bactéries.
4. Le virus filtré produira une maladie comparable lorsque le virus cultivé sera utilisé pour infecter des animaux de laboratoire.

5. Le virus peut être réisolé à partir de l'animal de laboratoire infecté.
6. Une réponse immunitaire spécifique au virus peut être détectée.

Veuillez noter que Rivers laisse tomber le premier postulat de Koch – car de nombreuses personnes souffrant de maladies « virales » ne sont pas porteuses du microorganisme en cause. Même en l'absence du premier postulat de Koch, les chercheurs n'ont pas été en mesure de prouver qu'un virus spécifique provoque une maladie spécifique en utilisant les postulats de Rivers. Une étude prétend que les postulats de Rivers ont été satisfaits pour le SRAS, qui serait une maladie virale, mais un examen attentif de ce document montre qu'aucun des postulats n'a été satisfait<sup>3</sup>.

Encore une fois, l'affirmation centrale de ce livre est qu'aucune maladie attribuée à une bactérie ou à un virus n'a satisfait à tous les postulats de Koch ou à tous les critères de Rivers. Ce n'est pas parce que les postulats seraient erronés ou obsolètes (en fait, ils sont tout à fait logiques), mais plutôt parce que les bactéries et les virus ne causent pas de maladie, du moins pas de la manière dont nous le pensons actuellement.

Comment en est-on arrivé à cet état d'erreur, en particulier en ce qui concerne les « infections » par des bactéries et des virus ? Cela remonte à fort longtemps – jusqu'aux philosophies de la Grèce antique. Plusieurs philosophes et médecins ont promu cette théorie à la Renaissance<sup>4</sup>, mais à l'époque moderne cette mascarade est devenue l'explication de la plupart des maladies avec ce grand fraudeur et plagiaire qu'est Louis Pasteur, père de la théorie des germes.

Imaginez un cas où certaines personnes qui boivent le lait d'une certaine vache développent une diarrhée abondante et sanglante. Votre travail consiste à trouver la cause du problème. Vous vous demandez si le lait consommé par les malheureux ne contient pas un agent transmissible qui les rendrait malades. Jusqu'ici, cela semble parfaitement sensé. Vous examinez alors le lait à l'aide d'un microscope nouvellement inventé et vous y trouvez une bactérie. Vous pouvez dire, au vu de son apparence, qu'elle est différente des bactéries que l'on trouve habituellement dans le lait. Vous examinez attentivement le lait et découvrez que la plupart sinon la totalité des personnes atteintes de diarrhée sanglante ont en fait bu ce lait. Vous examinez ensuite le lait consommé par les personnes qui n'ont pas développé de diarrhée et constatez qu'aucun des échantillons de lait ne contient cette bactérie particulière. Vous nommez la bactérie « *listeria* », du nom d'un collègue scientifique. Puis, pour clore l'affaire, vous purifiez la bactérie, de sorte qu'il ne reste rien d'autre du lait. Vous donnez cette culture bactérienne purifiée à une personne qui développe alors une diarrhée sanglante. Le clou du spectacle est que vous trouvez cette même bactérie dans ses selles. Affaire classée ; infection prouvée.

Pasteur a fait ce type d'expérience pendant quarante ans. Il trouvait des personnes malades, prétendait avoir isolé une bactérie, donnait la culture pure à des animaux – souvent en l'injectant dans leur cerveau – et les rendait

malades. En conséquence, il est devenu le scientifique le plus célèbre de son temps, fêté par les rois et les Premiers ministres, et salué comme un grand scientifique. Ses travaux ont conduit à la pasteurisation, technique responsable de la destruction de l'intégrité du lait et de ses propriétés bénéfiques pour la santé (voir chapitre 9). Ses expériences ont donné naissance à la théorie des germes et, pendant plus d'un siècle, cette nouvelle théorie radicale a dominé non seulement la pratique de la médecine occidentale, mais aussi notre vie culturelle et économique.

Nous proposons ici une manière différente de comprendre l'étude du lait. Par exemple : et si le lait provenait de vaches empoisonnées ou affamées ? Peut-être avaient-elles été baignées dans du poison pour puces ? Peut-être avaient-elles été nourries de céréales arrosées d'arsenic au lieu de leur régime naturel d'herbe ? Peut-être avaient-elles été nourries de déchets de distillerie et de carton (pratique courante à l'époque de Pasteur dans de nombreuses villes du monde) ?

Nous savons maintenant avec certitude que toute toxine donnée à un mammifère allaitant se retrouve dans son lait. Et si cette bactérie *listeria* n'était pas la cause de quoi que ce soit, mais simplement la façon dont la nature digère et élimine les toxines ? Après tout, cela semble être le rôle que jouent les bactéries dans la vie biologique. Si vous mettez des substances malodorantes dans votre tas de compost, les bactéries se nourrissent de ces substances et prolifèrent. Aucune personne rationnelle ne prétendrait que le tas de compost a une infection. En fait, ce que font les bactéries dans le tas de compost est plutôt une bioremédiation. Ou, considérez un étang qui est devenu un dépôt de poisons ; les algues « voient » le poison et le digèrent, ramenant l'étang à un état plus sain (à condition que vous cessiez d'empoisonner l'étang). Encore une fois, il s'agit de bioremédiation, pas d'infection.

Si vous prenez des bactéries aérobies (des bactéries qui ont besoin d'oxygène) et que vous les placez dans un environnement anaérobie dans lequel leur apport en oxygène est réduit, elles produisent souvent des poisons. *Clostridia* est une famille de bactéries qui, dans des conditions saines, fermentent les hydrates de carbone dans la partie inférieure de l'intestin pour produire des composés importants comme l'acide butyrique ; mais dans des conditions anaérobies, cette bactérie produit des poisons qui peuvent provoquer le botulisme. Ce sont les poisons, et non la bactérie elle-même, qui rendent les gens malades. Ou, plus fondamentalement, c'est l'environnement ou le terrain qui amène la bactérie à créer les poisons.

N'est-il pas possible que les toxines présentes dans le lait – peut-être parce que la vache n'est pas bien nourrie et a du mal à se débarrasser des toxines – expliquent la présence de la *listeria* (qui est toujours présente dans notre corps, avec des milliards d'autres bactéries et particules appelées virus) ? La *listeria* ne fait que biodégrader les toxines qui prolifèrent en raison de l'état malsain du lait.

La question centrale est donc de savoir comment prouver que la listeria, et non un élément toxique dans le lait, est à l'origine de la diarrhée. La réponse est la même que dans l'exemple de la balle de ping-pong : donner le lait à une personne en bonne santé revient à jeter le seau contenant des pierres, des glaçons et (oui) une balle de ping-pong contre le mur ; cela ne prouve rien. Vous devez isoler la balle – en l'occurrence, la listeria – et la donner à la personne ou à l'animal sain pour voir ce qui se passe. C'est ce que Pasteur prétend avoir fait dans ses articles.

Pasteur a transmis ses carnets de laboratoire à ses héritiers à condition qu'ils ne les rendent *jamaïs* publics. Cependant, son petit-fils, Louis Pasteur Vallery-Radot, qui apparemment n'aimait pas beaucoup son grand-père, a fait don des carnets à la Bibliothèque nationale de France, qui les a publiés. En 1995, le professeur Gerard Geison, de l'université de Princeton, a publié une analyse de ces carnets, qui a révélé que Pasteur a commis une fraude massive dans toutes ses études. Par exemple, lorsqu'il dit avoir injecté des spores virulentes d'anthrax à des animaux vaccinés et non vaccinés, il a pu claironner que les animaux non vaccinés étaient morts, mais c'était parce qu'il avait également injecté des poisons aux animaux non vaccinés.

Dans ses carnets, Pasteur affirme sans équivoque qu'il était incapable de transmettre une maladie avec une culture pure de bactéries (il n'était évidemment pas en mesure de purifier les virus à cette époque). En fait, la *seule* façon dont il pouvait transmettre la maladie était soit d'insérer le tissu infecté entier dans un autre animal (il lui arrivait d'injecter le cerveau broyé d'un animal dans le cerveau d'un autre animal pour « prouver » la contagion), soit d'ajouter des poisons à sa culture, dont il savait qu'ils provoqueraient les symptômes chez les receveurs<sup>5</sup>.

Il a admis que tous ses efforts pour prouver la contagion étaient un échec, ce qui l'a conduit à sa célèbre confession sur son lit de mort : « Le germe n'est rien ; le terrain est tout ». En l'espèce, *le terrain* fait référence à la condition de l'animal ou de la personne et au fait que l'animal ou la personne a été soumis à un poison.

Depuis l'époque de Pasteur, personne n'a démontré expérimentalement la transmissibilité des maladies avec des cultures pures de bactéries ou de virus. Depuis l'époque de Pasteur, personne ne s'est donné la peine de lancer une balle de ping-pong contre un mur et de voir ce qui se passe. Aussi incroyable que cela puisse paraître, nous sommes assis sur un château de cartes qui a entraîné des dommages incalculables pour l'humanité, la biosphère et la géosphère de la Terre.

Dans les chapitres 2 et 3, nous examinerons des cas dans lesquels des bactéries ou des virus ont été faussement accusés de causer des maladies. Continuez à lire, chers amis, le voyage ne fait que commencer.

# ÉLECTRICITÉ ET MALADIE



Les premiers « électriciens » n'étaient pas des techniciens qui installaient des câbles dans les maisons ; c'étaient des médecins et des « guérisseurs » qui utilisaient le phénomène nouvellement découvert du courant électrique et de l'électricité statique pour traiter les personnes souffrant de maladies – de la surdité aux maux de tête en passant par la paralysie. Le seul problème avec les patients qui touchaient des bocaux de Leyden (un dispositif qui stocke une charge électrique à haute tension) ou se soumettaient à des courants électriques, c'est qu'ils étaient parfois blessés, voire y laissaient la vie.

Une chose que ces premiers expérimentateurs ont remarquée, c'est que tous les gens n'avaient pas la même sensibilité à l'électricité. Selon Alexander von Humboldt, un scientifique prussien qui (entre autres expériences) s'est soumis et a soumis d'autres personnes aux décharges d'anguilles électriques, « On observe que la sensibilité à l'irritation électrique et la conductivité électrique diffèrent autant d'un individu à l'autre que les phénomènes de la matière vivante diffèrent de ceux de la matière morte »<sup>1</sup>.

Ces premiers travaux ont captivé l'imagination des chercheurs. Ils ont commencé à réaliser que des courants électriques traversaient le corps des grenouilles et des humains et que même les végétaux étaient sensibles aux phénomènes électriques. Après un tremblement de terre à Londres en 1749, le médecin britannique William Stukeley a conclu que l'électricité devait jouer un rôle dans les tremblements de terre car les Londoniens avaient ressenti « des douleurs dans leurs articulations, des rhumatismes, des maladies, des maux de tête, des douleurs dans le dos, des troubles hystériques et nerveux... exactement au moment de l'électrification, et pour certains cela s'est avéré fatal »<sup>2</sup>.

Dès 1799, les chercheurs se sont interrogés sur la cause de la grippe, qui apparaissait soudainement, souvent en divers endroits en même temps, et qui ne pouvait pas être expliquée par la contagion. En 1836, Heinrich Schweich, auteur d'un ouvrage sur la grippe, notait que tous les processus physiologiques produisent de l'électricité, et il théorisait qu'une perturbation électrique de l'atmosphère pouvait empêcher le corps de la décharger. Il a répété la croyance

– courante à l’époque – selon laquelle l’accumulation d’électricité dans le corps provoque les symptômes de la grippe<sup>3</sup>.

Avec la découverte de la nature électrique du Soleil, les scientifiques ont fait des observations intéressantes. La période 1645-1715 est une période où le Soleil était calme, et que les astronomes appellent le minimum de Maunder. Ils n’ont observé aucune tache solaire pendant cette période, et les aurores boréales étaient inexistantes. En 1715, les taches solaires sont réapparues, tout comme les aurores boréales. L’activité des taches solaires a ensuite augmenté, atteignant un pic en 1727. En 1728, la grippe est apparue par vagues sur tous les continents. L’activité des taches solaires est devenue plus violente jusqu’à atteindre son apogée en 1738, année où les médecins ont signalé la présence de la grippe chez l’homme et les animaux (notamment les chiens, les chevaux et les oiseaux, en particulier les moineaux). Selon certaines estimations, deux millions de personnes ont péri au cours de cette pandémie qui a duré dix ans.

Ces faits et d’autres, à propos de la relation entre la grippe et les perturbations électriques, sont tirés d’un livre remarquable, *L’arc en ciel invisible*, d’Arthur Firstenberg<sup>4</sup>. Firstenberg y retrace l’histoire de l’électricité aux États-Unis et dans le monde entier, ainsi que les épidémies qui ont accompagné chaque étape vers une plus grande électrification. La première étape a consisté à installer des lignes télégraphiques. En 1875, celles-ci formaient une toile d’araignée à la surface de la Terre, totalisant 700 000 miles<sup>a)</sup>, avec suffisamment de fils de cuivre pour faire près de trente fois le tour du globe. Avec ça, une nouvelle maladie est apparue : la neurasthénie. Comme ceux qui souffrent aujourd’hui du « syndrome de fatigue chronique », les patients se sentaient faibles et épuisés et étaient incapables de se concentrer. Ils souffraient de maux de tête, de vertiges, d’acouphènes, de corps flottants dans les yeux, d’accélération du pouls, de douleurs dans la région du cœur et de palpitations ; ils étaient déprimés et avaient des crises de panique. Le Dr George Miller Beard et la communauté médicale ont observé que la maladie se propageait le long des voies ferrées et des lignes télégraphiques ; elle ressemblait souvent au rhume ou à la grippe et s’attaquait généralement à des personnes dans la force de l’âge<sup>5</sup>.

1889 marque le début de l’ère électrique moderne et aussi d’une pandémie de grippe mortelle, qui a suivi l’avènement de l’électricité dans le monde entier. Selon Firstenberg : « La grippe a frappé de manière explosive et imprévisible, encore et encore par vagues jusqu’au début de 1894. C’était comme si quelque chose de fondamental avait changé dans l’atmosphère. »<sup>6</sup>

Les médecins s’interrogèrent sur la propagation capricieuse de la grippe. Par exemple, William Beveridge, auteur d’un manuel sur la grippe publié en 1975, avait noté que « Le navire de guerre anglais *Arachne* naviguait au large des côtes de Cuba ‘sans aucun contact avec la terre’. Pas moins de 114 hommes sur un équipage de 149 personnes sont tombés malades de la grippe

<sup>a)</sup> Soit plus d’un million de kilomètres. (N.d.T.)

et ce n'est que plus tard que l'on a appris qu'il y avait eu des épidémies à Cuba au même moment. »<sup>7</sup>

Pendant la Première Guerre mondiale, les gouvernements des deux camps ont installé des antennes, qui ont fini par couvrir la Terre de puissants signaux radio – et à la fin de 1918 la catastrophe a frappé. La grippe espagnole a touché un tiers de la population mondiale et tué environ 50 millions de personnes, soit plus que la peste noire du XIV<sup>e</sup> siècle. Pour arrêter la contagion, les collectivités ont fermé les écoles, les entreprises et les théâtres ; les gens ont reçu l'ordre de porter des masques et de s'abstenir de se serrer la main<sup>8</sup>.

Les gens vivant sur les bases militaires, hérissées d'antennes, étaient les plus vulnérables. Un symptôme courant était le saignement – des narines, des gencives, des oreilles, de la peau, de l'estomac, des intestins, de l'utérus, des reins et du cerveau. Beaucoup sont morts d'hémorragies pulmonaires, noyés dans leur propre sang. Les tests ont révélé une diminution de la capacité du sang à coaguler. Les personnes proches de la mort développaient souvent « cette couleur bleue particulière qui semblait marquer tous les premiers cas mortels »<sup>9</sup>.

Les autorités sanitaires cherchaient désespérément une cause. L'équipe de médecins de l'US Public Health Service a essayé d'infecter ses cent volontaires sains dans une base navale sur Gallops Island dans le port de Boston. Un sentiment de frustration transpire du rapport, rédigé par Milton J. Rosenau, MD, et publié dans le *Journal of the American Medical Association*<sup>10</sup>. Rosenau avait fait carrière dans le domaine de la santé publique en inculquant la peur des microbes, en supervisant les quarantaines et en mettant en garde le public contre les dangers du lait cru. Il pensait que quelque chose appelé *bacille de Pfeiffer* en était la cause. Les chercheurs ont soigneusement prélevé du mucus de la gorge et du nez et même des substances pulmonaires sur des cadavres et les ont transférés dans les gorges, les voies respiratoires et les nez de volontaires. « Nous avons utilisé quelques milliards de ces organismes, selon nos estimations, sur chacun des volontaires, mais aucun d'entre eux n'est tombé malade », avait-il déclaré.

Ils ont ensuite prélevé du sang sur ceux qui étaient malades et l'ont injecté à dix volontaires. « Aucun d'entre eux n'est tombé malade d'aucune façon. »

Profondément perplexes, Rosenau et les autres chercheurs ont conçu l'expérience suivante « pour imiter la façon naturelle dont la grippe se propage, du moins la façon dont nous pensons que la grippe se propage, et je n'ai aucun doute sur ce point [même si ses expériences ont montré que ce n'était pas le cas] : par contact humain ». Ils ont demandé aux personnes malades de respirer et de tousser sur des volontaires. « Le volontaire était conduit jusqu'au chevet du malade ; on le présentait. Il s'asseyait à côté du lit du malade. Ils se serraient la main, et suivant les instructions, il s'approchait aussi près que la bienséance le permettait, et ils discutaient pendant cinq minutes. À la fin des cinq minutes, le patient expirait aussi fort qu'il le pouvait, tandis que le

volontaire, nez à nez (conformément aux instructions, environ 5 cm entre les deux), recevait ce souffle expiré, et en même temps inspirait pendant que le patient expirait. Ils répétaient cela 5 fois. » Les volontaires ont été surveillés attentivement pendant sept jours, mais hélas, « aucun d'entre eux n'est tombé malade d'aucune façon ».

« Peut-être », dit Rosenau, « qu'il y a des facteurs, ou un facteur, dans la transmission de la grippe que nous ne connaissons pas... Si nous avons appris quelque chose, c'est que nous ne sommes pas tout à fait sûrs de ce que nous savons sur la maladie. »

Les chercheurs ont même essayé d'infecter des chevaux sains avec les sécrétions muqueuses de chevaux atteints de la grippe<sup>11</sup> – oui, les animaux aussi tombaient malades pendant la pandémie – mais les résultats ont été les mêmes. La grippe espagnole n'était pas contagieuse, et les médecins n'ont pu attribuer aucune responsabilité à la bactérie incriminée ni fournir d'explication quant à sa portée mondiale.

L'année 1957 marqua l'installation de radars dans le monde entier.

La pandémie de grippe « asiatique » débuta en février 1957 et dura un an. Dix ans plus tard, les États-Unis lançaient 28 satellites dans les ceintures de Van Allen dans le cadre de l'Initial Defense Communication Satellite Program (IDCSP), ce qui a donné lieu à la pandémie de grippe de Hong Kong, qui a débuté en juillet 1968.

Comme l'a observé Firstenberg, « Dans chaque cas – en 1889, 1918, 1957 et 1968 – l'enveloppe électrique de la Terre [...] a été soudainement et profondément perturbée »<sup>12</sup>, et avec elle les circuits électriques du corps humain. La médecine occidentale accorde peu d'attention à la nature électrique des êtres vivants (plantes, animaux et humains), pourtant des montagnes de preuves indiquent que des courants faibles régissent tout ce qui se passe dans le corps pour nous maintenir en vie et en bonne santé. De la coagulation du sang à la production d'énergie dans les mitochondries, en passant par les petites quantités de cuivre dans les os, qui créent des courants pour le maintien de la structure osseuse, tout peut être influencé par la présence d'électricité dans l'atmosphère, en particulier l'électricité « sale », caractérisée par de nombreuses fréquences qui se chevauchent et des changements irréguliers de fréquence et de tension. Nous savons aujourd'hui que chaque cellule du corps possède sa propre grille électrique, maintenue par l'eau structurée à l'intérieur de la membrane cellulaire (voir chapitre 8). Le cancer survient lorsque cette structure se désagrège, et le cancer a augmenté avec chaque nouvelle avancée dans l'électrification de la Terre<sup>13</sup>.

Depuis des milliers d'années, l'humanité vit avec son cerveau réglé sur les résonances Schuman de la Terre, nos corps et toute vie baignant dans un champ électrique statique de 130 volts par mètre. La symphonie électronique qui nous donne vie est douce et délicate. Les minuscules courants électriques qui parcourent les veines des feuilles ou les cellules gliales de